

TONINO BENACQUISTA

**HOMO  
ERECTUS**

roman

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux Éditions Gallimard*

- LA MALDONNE DES SLEEPINGS (Folio Policier, n° 3).
- TROIS CARRÉS ROUGES SUR FOND NOIR (Folio Policier, n° 49).
- LA COMMEDIA DES RATÉS (Folio Policier, n° 12).
- SAGA, roman, Grand Prix des lectrices de *Elle* 1998 (Folio, n° 3179).
- TOUT À L'EGO, nouvelles (Folio, n° 3469).
- LA BOÎTE NOIRE et autres nouvelles. Textes extraits de *Tout à l'ego* (Folio, n° 3619).
- UN CONTRAT, Un western psychanalytique en deux actes et un épilogue (Le Manteau d'Arlequin, nouvelle série).
- QUELQU'UN D'AUTRE, roman. Grand Prix RTL-Lire 2002 (Folio, n° 3874).
- MALAVITA, roman (Folio, n° 4283).
- MALAVITA ENCORE, roman (Folio, n° 4965).
- SAGA : PIÈCE EN SEPT TABLEAUX (Le Manteau d'Arlequin).
- LE SERRURIER VOLANT. *Illustrations de Jacques Tardi* (Folio, n° 4748).

### *Aux Éditions Rivages*

- LES MORSURES DE L'AUBE (Rivages/Noir, n° 143).
- LA MACHINE À BROYER LES PETITES FILLES, nouvelles (Rivages/Noir, n° 169).

### *Chez d'autres éditeurs*

- L'OUTREMANGEUR. *Illustrations de Jacques Fernandez* (Casterman).
- CŒUR TAM-TAM. *Illustrations d'Olivier Berlion* (Dargaud).
- L'AMOUR CASH. *Illustrations de Philippe Bertrand* (Dargaud).
- DIEU N'A PAS RÉPONSE À TOUT, tomes I et II. *Illustrations de Nicolas Barral* (Dargaud).
- LES AMOURS INSOLENTES : 17 VARIATIONS SUR LE COUPLE. *Illustrations de Loustal* (Casterman).
- LE GRAND PALAIS, CATALOGUE DÉRAISONNÉ. *Photographies de Raphaël Gaillarde* (Réunion des Musées Nationaux).

# HOMO ERECTUS



TONINO BENACQUISTA

# HOMO ERECTUS

roman

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2011.*

*À toutes les femmes de ma vie*





Pour certains, il s'agissait d'un rendez-vous réservé aux hommes, où il était question de femmes. D'autres, en mal de solidarité, y voyaient le dernier refuge des grands blessés d'une guerre éternelle. Pour tous, d'où qu'ils viennent et quoi qu'ils aient vécu, c'était avant tout le lieu où raconter son histoire. Où la confier sans chercher à convaincre, sans souci de thérapie, sans rien espérer en retour sinon qu'elle fasse écho à celle d'un auditeur anonyme venu, lui, en quête de réponses. L'intervenant était seul juge du bien-fondé de son histoire et nombreuses étaient les raisons de la partager. Il pouvait vouloir s'en débarrasser une fois pour toutes, ou lui donner un faux air de conte et la métamorphoser en souvenir épique. Il pouvait aussi la livrer aux autres pour leur éviter de sombrer dans les mêmes tourments. À moins qu'il ne s'offrît, devant des tiers, l'occasion de revenir sur les multiples choix auxquels il avait été confronté, sur les destins auxquels il avait échappé. Et si sa mésaventure avait tourné au drame, en la décrivant il se consolait ici de n'avoir pas souffert en vain.

Les habitués taisaient l'existence même de ces séances ou, s'ils y étaient contraints, évoquaient de façon neutre leur

*cercle du jeudi*. Loge, club, cénacle, fratrie, le fait que chacun puisse désigner cette assemblée par les termes de son choix évitait la tentation du rituel, ou le glissement vers la société secrète qui impose ses lois et ses exclusions. Cependant, on n’y tolérait que les individus sincères, dépourvus d’intentions malignes, les autres ne revenaient jamais, ou bien en cas d’urgence, car personne, sur ces questions-là, n’était à l’abri d’un coup du sort.

On ne trouvait aucune trace écrite de la confrérie et personne n’en connaissait les origines. Des poètes, des conteurs prétendaient qu’elle remontait à la nuit des temps, quand des hommes se réunissaient en forum pour tenter de cerner l’infinité de hasards qui présidaient à leur destinée. Quelques-uns affirmaient que la tradition était née du désespoir des Sabins, qui pleuraient leurs femmes enlevées par des Romains bien décidés à fonder leurs familles et leur Empire. D’autres soutenaient qu’elle nous venait d’Amérique du Nord, issue d’une antique coutume indienne où des guerriers chantaient leur joie ou leur détresse d’avoir rencontré, ou non, la mère de leurs enfants. Une autre théorie disait qu’elle avait été créée dans les reconstructions de l’après-guerre pour évoquer ce que les années sombres avaient suscité d’idylles, dans chacun des camps. Certains déclaraient enfin avoir assisté aux toutes premières séances, à Paris, à la fin des années 60, à l’heure où la révolution sexuelle et les mouvements sociaux encourageaient la création de toutes sortes de comités — quelques-uns, dont celui-ci, avaient survécu malgré l’absence de prosélytisme.

Aujourd’hui, les séances se tenaient le jeudi à dix-neuf heures, jours fériés compris, été comme hiver — il n’y avait ni saison ni trêve pour ce rendez-vous-là. Le nombre de

participants variait peu, et là résidait un véritable mystère. Compte tenu de la diversité du public — ceux qui passaient, ceux qui disparaissaient après leur témoignage, ceux qui attendaient des mois avant de le livrer, ceux qui se voulaient des habitués, ceux qui réapparaissaient à date fixe — une curieuse loi d'équilibre semblait chercher, à quelques unités près, la centaine. Pour les mystiques, il s'agissait d'un nombre d'or, mais les plus pragmatiques n'y voyaient aucune explication rationnelle. Malgré l'absence de statuts, une autre loi semblait irrévocable : on ne s'y exprimait qu'une seule fois. Même en cas de prolongements inattendus, on ne revenait jamais sur un témoignage par respect pour l'auditoire. Et tant pis pour celui qui n'avait pas su traduire ce qu'il avait sur le cœur, un autre attendait son tour.

Si le jour du rendez-vous était invariable, le lieu changeait régulièrement : appartements vides et anonymes, salons privés de bistrot, caves à peine aménagées, théâtres et cinémas désaffectés, ruines vouées à la démolition. Quel que fût l'endroit où les hommes se retrouvaient, et malgré leur grande discrétion, ils finissaient toujours par attirer la suspicion des propriétaires, gérants, voisins, qui, sans rien comprendre à leurs réunions occultes, imaginaient des conspirations, des projets malsains, et les priaient de déguerpir. Chacun cherchait alors à suggérer des pistes, même les plus originales, et le plus souvent un nouveau lieu d'accueil était fixé.

En ce début de printemps, les séances se déroulaient vers la place de la Nation, dans les locaux préfabriqués d'un lycée technique ayant brûlé dix ans plus tôt. Avant que les salles d'appoint ne fussent rasées pour les reconstruire en dur, le conseiller d'orientation profitait de la tolérance de la direc-

trice pour en prêter une. Quand elle lui avait demandé : *C'est quoi, comme genre de réunions ?* Il avait répondu : *C'est une association à but non lucratif qui a pour vocation de questionner son époque et ses mœurs.*

Ce jeudi-là, on vit apparaître de nouveaux visages. Un grand type brun, aux alentours de la quarantaine, s'était glissé dans le fond de la salle. Yves Lehaleur, vêtu d'un jean noir et d'un blouson de motard, prenait l'air dégagé de celui qui veut passer pour un simple visiteur — il avait préparé le terme au cas où on lui aurait posé une question, *Je suis un simple visiteur*, mais personne ne posait jamais de question, même par inadvertance. Se retrouver dans une salle de classe lui rappelait les rares examens qu'il avait subis — jadis, quelqu'un avait coché la case *vie active* dans son dossier scolaire, et ses parents, depuis toujours dans la vie active, n'avaient pas protesté. Avant de franchir cette porte, Yves avait dû mettre de côté une sorte de complexe héréditaire qui lui donnait le sentiment d'usurper sa place au milieu d'un groupe, a fortiori s'il était question de prendre la parole. L'ami qui lui avait appris l'existence de la confrérie l'avait rassuré sur ce point.

— Tant que tu ne perturbes pas le déroulement de la séance et que tu ne quittes pas la salle pendant que quelqu'un s'exprime, tu n'es tenu à rien.

Ce fut sans doute cet argument qui acheva de le convaincre. La colère qu'il portait en lui et le besoin de la dire firent le reste.

Un premier intervenant — de plus de soixante-dix ans, sans doute le doyen de l'assemblée — leva la main, n'en vit pas d'autre alentour, se dirigea vers la chaire du professeur, et se tint debout, près d'un fauteuil en skaï décharné d'où

s'échappait une mousse jaunie. Il avait assisté aux trois séances précédentes avant de décider, ce soir, de se lancer.

Après plusieurs semaines de soins palliatifs à l'hôpital de Villejuif, sa femme venait de mourir dans ses bras. Il raconta l'événement comme s'il s'agissait d'une adolescence inversée, à cette époque de la vie où tout est une « première fois » : la première cigarette, la première lettre d'amour, le premier baiser. Dans cette chambre aseptisée, sa femme et lui venaient de vivre une douce et belle série de dernières fois, le dernier rire à deux, le dernier verre d'alcool, le dernier baiser. Il lui avait lu in extenso le roman d'un auteur qu'elle appréciait : le tout dernier livre de sa longue vie d'ardente lectrice.

— Elle est partie comme ça, dans un souffle, les yeux grands ouverts.

Puis il évoqua la suite de sa vie, car il y en aurait une. La fin de cette femme qu'il avait tant aimée ne serait pas la sienne, il l'avouait à demi-mot mais il l'avouait pourtant. Elle-même, dans son infinie tendresse, lui avait dit : *Ne reste pas seul*. Il avait répondu : *Arrête de dire des bêtises*, mais ce n'en était pas. Ce soir, la chose était formulée et devant cent témoins. Face à quelle assistance, sinon celle-ci, un vieil homme avait-il le droit de dire qu'il avait encore assez de vitalité pour tomber amoureux ? Prêt à vivre une toute nouvelle série de premières fois ?

Certains, persuadés qu'ils mourraient seuls comme ils avaient vécu, se sentaient peu concernés par son témoignage. D'autres n'excluaient pas, un jour, de se poser les mêmes questions que ce tout récent veuf. L'usage voulait que personne ne réagît après les interventions, c'était une règle tacite mais fondamentale pour tous ceux qui, comme Yves Leha-

leur, craignaient la confrontation. Tout individu devait pouvoir s'exprimer sans redouter un contrepoint, une question, un commentaire, même bienveillant. Ni la détresse, ni la joie de ces hommes ne soulevait aucun débat. On avait entendu des silences si fervents, si riches ; toute banalité d'usage les aurait ruinés dans l'instant. Mais rien n'empêchait un participant d'aller vers un autre en fin de séance pour lui dire un mot, revenir sur un détail, lui donner ou lui demander une précision. Il n'était pas rare de voir de petits groupes se former pour prolonger la réunion par une conversation de bistrot, mais ça ne concernait déjà plus la confrérie et se jouait en dehors.

D'autres se succédèrent sur l'estrade pendant un temps plus ou moins long. L'un d'eux raconta un coup de foudre survenu dans des circonstances très particulières : une semaine plus tôt, autour d'un container à verre, il avait rencontré une demoiselle qui jetait comme lui ses bouteilles vides.

— C'est une situation que l'on préfère sans témoins. Que l'on ait dans les mains un flacon de bénédictine ou un bocal de ratatouille, on se sent toujours un peu ridicule.

Mais cette fille-là s'acquittait de sa corvée avec le geste auguste d'une reine qui gracie des malheureux. Elle honorait chaque étiquette d'un dernier regard comme pour lui dire adieu, il s'agissait pourtant du même puligny-montrachet, un bourgogne blanc que l'orateur considérait comme le sien. Il se l'était approprié, il en avait fait son favori, son champion, à tel point qu'en le décrivant, il se décrivait lui-même ; un vin ni modeste ni prétentieux, élégant mais encore accessible, un vin qui n'avait besoin ni de tablee ni de cérémonie pour donner le meilleur de lui-même. Au contraire, ce vin-là

ne s'exprimait jamais mieux que dans l'ivresse complice d'un rendez-vous galant. Et cette belle inconnue rencontrée au coin de la rue ne semblait boire que celui-là.

— Je n'étais pas au bout de mes surprises. C'est à la toute dernière bouteille qu'elle a porté l'estocade : du *Petrus Boonekamp*.

Un nom qui, à coup sûr, n'évoquerait rien aux personnes présentes, peu portées sur les liqueurs amères.

— C'est hollandais, c'est noir comme du fiel, ça en a le goût, j'en ai toujours chez moi.

Il n'avait encore rencontré personne avec qui partager son attirance pour cette épaisse bile que l'on dégustait comme un filet de méchanceté. Il avait bien essayé de convertir une poignée d'amis qui tous l'avaient recraché tel un jet d'encre. S'il n'avait pas osé réagir en voyant défiler les puligny-montrachet, il avait profité de l'apparition inespérée du Petrus Boonekamp pour adresser la parole à l'étourdissante jeune femme. Ils avaient discuté des mérites comparés de l'Unicum hongrois, du Jägermeister allemand, du Fernet-Branca italien. Mais rien à leurs yeux n'égalait le Petrus Boonekamp. Les non-initiés, à savoir le reste du monde, n'étaient pas dignes d'un pareil élixir, ni de ses bienfaits, ni de ses ingrédients mystérieux, ni de sa recette jalousement gardée. Ils allèrent même plus loin : se confronter à tant d'amertume révélait leur intense vie intérieure.

À la fin de l'échange s'était installé un moment de gêne où chacun était redevenu un inconnu au bord d'un caniveau. Elle avait dit : *Pas un jus de fruits, pas une bouteille d'eau, que de l'alcool, j'ai honte*. Et comme si elle avait voulu confirmer qu'elle était célibataire : *Le pire, c'est que je ne partage pas*.

La laisser s'éloigner avait été une terrible imprudence. Depuis, il se sentait en faillite, honteux de n'avoir pas su retenir la seule femme que le destin lui eût jamais désignée.

— Si l'accord des êtres résulte de l'accord des esprits, alors j'ai rencontré la femme de ma vie.

Au fil des semaines, il l'attendait, l'espérait, la guettait même. À n'en pas douter elle vivait à un jet de pierre de chez lui, et le seul lien sur lequel il comptait désormais était ce container à verre. Il multipliait les occasions de s'y rendre tout en sachant que le hasard, comme la foudre, ne frapperait plus au même endroit, mais à proximité, chez un commerçant, dans une rue alentour, dans le plus proche jardin, et à l'heure la plus inattendue.

Dans l'assistance, ceux qui étaient tombés amoureux dans des circonstances insolites lui souhaitaient bonne chance en leur for intérieur. L'homme regagna sa place, un autre vint s'adosser au tableau noir ; il prit son élan avant de se lancer dans une histoire confuse, présentée sans chronologie, mêlant informations objectives et vues de l'esprit. Il se décrivait comme un être physiquement disgracieux, plutôt gauche et irascible — ce que ses auditeurs prirent pour la pause typique de celui qui veut produire l'effet inverse. Il se disait incapable d'éviter la fâcherie ou le rapport de force, principalement avec les femmes. Jusqu'à ce qu'il rencontre une certaine Nadine, sorte d'alter ego se définissant elle-même comme *vilaine et pas très cultivée*.

— Nous ne nous aimons pas, nous n'allons pas vieillir sous le même toit, mais ensemble nous sommes irrésistibles.

Il fit une comparaison avec deux composants chimiques, inoffensifs pris séparément mais détonants dès qu'on les mélangea. Pour ceux qui n'auraient pas compris, il rappela



le principe mathématique qui établit que la réunion de deux négations donne une affirmation : *moins et moins égale plus*. Poussés par d'amers sentiments, quelques frustrations et une revanche à prendre, ils s'étaient associés, non pour se nourrir l'un de l'autre mais pour tout dévorer autour d'eux. N'étant pas condamnés au couple, n'ayant rien à bâtir, chacun restait lui-même sans craindre de dévoiler sa part d'ombre. Elle riait de ses colères, lui se fichait bien de sa mauvaise foi et, quand il leur arrivait de passer la nuit ensemble, ils trahissaient les secrets de leur propre sexe tout en déroisant sur le sexe opposé. Mais là n'était pas leur terrain de jeu favori. Lâchés dans la nature, ils devenaient de redoutables prédateurs. En public, ils provoquaient, jouaient les débauchés et, si l'un d'eux se sentait attiré, l'autre lui indiquait la marche à suivre. Fascinés par le jeu étrange de ce couple extrême, leurs vic-times, hommes et femmes, se laissaient volontiers piéger.

Yves Lehaleur étudiait les intervenants pour s'en inspirer le jour où il se sentirait prêt. Mais comment s'inspirer de cas aussi atypiques, dont la logique, même si elle méritait d'être exposée, ne semblait lisible que pour l'intéressé. À deux sièges du sien se tenait un autre nouveau venu, Denis Benitez, chef de rang dans une grande brasserie parisienne, célibataire comme tant d'autres, et sans doute un peu plus. Un soir où il s'était plaint de vivre seul, le maître d'hôtel de sa brigade avait évoqué à mots couverts le *cercle* qu'il fréquentait naguère, où se retrouvaient *des types qui avaient un truc à raconter*, que leur confession fût banale ou extravagante. Remarié depuis, il n'éprouvait plus le besoin d'y retourner mais gardait une certaine affection pour ceux qui passaient par là. Denis avait franchi le pas et s'appêtait maintenant à prendre la parole sans peur du ridicule — à l'inverse d'un

Yves Lehaleur, il n'éprouvait aucune gêne, après vingt années dans la brasserie, à s'adresser à des inconnus. Et Dieu sait si ce qu'il avait à dire était irrationnel et aurait pu paraître absurde, disproportionné, nombriliste, vaniteux ou terriblement naïf, et ce devant n'importe quelle assemblée. Excepté celle-ci.

— Si chacun doit ici raconter son histoire, je ne le ferai pas : je n'en ai pas. Je vis sans femme depuis de longues années, ce qui ne serait pas en soi exceptionnel si je n'avais réussi à en comprendre la raison qui, elle, l'est.

Denis avait vécu l'existence classique du jeune homme bien décidé à jouir de la vie avant de songer à fonder une famille. Maintes fois, il était tombé amoureux et avait attiré dans son lit des demoiselles dont il gardait de charmants souvenirs. Et puis, passé le cap des trente ans, quand il avait enfin aspiré à une relation durable, les femmes, elles, s'étaient mises à le fuir.

— Au début, j'ai tout mis sur le compte de mauvais hasards qui me poussaient vers des mariées, des fiancées, des engagées, des amoureuses, heureuses en amour et qui me le faisaient savoir. Par la suite, j'ai veillé à éviter ce genre d'obstacles mais d'autres ont surgi. Dès le premier rendez-vous, celle-ci m'annonce qu'elle ferait volontiers de moi l'ami qu'elle n'a jamais eu, celle-là me glisse son C.V. de barmaid, cette autre me fait comprendre qu'elle *ne veut pas d'une nouvelle histoire pour le moment*. La liste est longue.

Après de nombreuses tentatives, il avait réalisé combien la gamme des esquives était infinie, comme si le simple fait de proposer à une inconnue de la revoir était devenu la chose la moins naturelle du monde. Que s'était-il passé pour qu'elles

se dérobent ainsi, qu'elles lui donnent un faux numéro ou laissent ses appels en souffrance ?

— Et Dieu sait si, en tant que serveur, j'ai les probabilités pour moi ! Je dirais, en moyenne, entre cinquante et quatre-vingts clientes par jour, seules ou en groupe, à qui je pose la question : *Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?*

Combien d'entre elles, depuis ses débuts, avait-il amusées d'un bon mot ou flattées d'une attention ? Combien de fois, en débarrassant les tables, avait-il trouvé des serviettes griffonnées comme autant de billets galants ? *Denis, vous êtes un sacré numéro et voici le mien, ou encore : Je reviens dîner mardi, et seule, ou même : What a waiter !* Il les montrait à l'ensemble de sa brigade puis les bazardait sans chercher à revoir leurs auteures, encombré par un semblant de déontologie. Avec le temps, son succès avait pâti sans raison, comme s'il avait perdu en présence et en charisme.

— On essaie alors de se persuader qu'il y a des périodes, des lieux, des occasions plus propices que d'autres à la rencontre. Je me suis laissé entraîner par les collègues dans des bars et des boîtes de nuit, persuadé que ces endroits-là étaient faits pour ça. Mais sans doute, le rôle du chasseur allait bien mieux à d'autres...

C'était précisément ce que pensait un petit bonhomme renfrogné, calé contre le radiateur du mauvais élève. Philippe Saint-Jean, comme Denis Benitez et Yves Lehaleur, assistait à sa première séance sans présager qu'il y en aurait une deuxième. Pour justifier sa présence ici, il s'était concocté de savants alibis et fut presque déçu que personne ne les lui demandât. Il aurait invoqué sa curiosité intellectuelle pour ces mystérieux conciliabules dont on avait eu vent dans son petit milieu de penseurs. Néanmoins il avait failli rebrousser

chemin au seuil de la salle de peur de s'exposer aux regards : il était connu. Du moins le pensait-il en y ajoutant une touche de modestie : il était *relativement* connu.

Après un brillant parcours universitaire, il avait obtenu son doctorat de sociologie puis s'était aventuré dans la recherche ethnologique. On avait lu sa signature dans des revues confidentielles, puis dans des quotidiens nationaux, mais ce fut en publiant son premier ouvrage — *La mémoire-miroir, ou le rêve d'une conscience collective* — qu'il s'était taillé une belle place dans les sphères intellectuelles. Au regard de quantité de critiques élogieuses, il était mystérieusement passé du titre de sociologue au statut de *philosophe*. Qui plus est un philosophe lisible, compréhensible à une heure de grande écoute, ce qui lui valait des invitations régulières dans des émissions littéraires et des magazines d'information en quête de caution morale, ou d'une parole que le plus grand nombre se sentait apte à décrypter.

Pour l'heure, c'était l'intervention de Denis Benitez qu'il essayait de décrypter, comme qui sait lire dans le discours de ceux qui n'en possèdent pas. Philippe était épaté par la façon toute spontanée qu'avait ce type de présenter sa solitude comme le résultat d'une conspiration d'un clan adverse. Mais Denis n'en démordait pas, sincère, démuné, et pourtant très rigoureux sur les étapes de sa lente exclusion d'un universel désir féminin.

— Par la suite, j'ai misé sur mon entourage. Tabler sur l'idée simple que tout le monde avait une copine à caser, puisque j'étais, moi, son pendant masculin.

Denis avait donc rendu publics les errements de son célibat et sollicité ses amis, amusés à l'idée de créer un couple à partir de deux âmes esseulées. S'il n'avait oublié aucune des

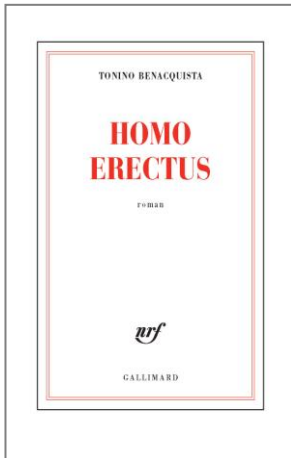
Quelque temps plus tôt, elle s'était appelée Mme Lehaleur, jusqu'au triste matin où, sans même s'en apercevoir, elle était redevenue Pauline Revel. À cause d'une escapade d'un soir, elle avait été répudiée comme une pécheresse, sans la moindre chance de rachat, et de se voir ainsi dans les yeux de son mari l'avait souillée. Elle avait désormais besoin de se confronter à des femmes, qui ne la jugeraient pas comme l'homme qu'elle avait aimé jadis l'avait jugée. Aujourd'hui, elle ne se sentait plus coupable de la fin tragique de leur couple, mais elle devait, une fois, une seule, raconter *sa vérité*.

— L'expérience a duré plusieurs mois, avec ses règles et ses contraintes, mais aussi ses joies, ses malheurs et ses excès.

Une autre nouvelle venue semblait terrassée par ce qu'elle entendait. S'immiscer dans la vie d'un homme, comme ça, sans le moindre lien, sans la moindre obligation, et par-dessus tout, sans rien à y gagner sinon une vague satisfaction morale. Christelle l'admettait, l'idée du geste gratuit la mettait mal à l'aise, surtout avec les hommes. Quand, durant ses heures de travail, elle enfilait la panoplie de Kris et se rendait chez ses clients pour qu'ils se repaissent de son corps, elle le faisait uniquement pour de l'argent et rien d'autre. Et c'était sans doute de ce « rien d'autre » qu'elle parlerait à ces femmes, sans rien cacher de ses activités, quitte à être la seule prostituée à avoir jamais franchi le seuil de cette porte.

— Si cette histoire vous intéresse, je peux vous en faire le récit détaillé.

Ce jeudi soir-là, il n'y aurait de place que pour un seul témoignage. Christelle, Pauline et les autres l'encouragèrent d'un simple silence.



# Homo erectus

## Tonino Benacquista

Cette édition électronique du livre  
*Homo erectus* de *Tonino Benacquista*  
a été réalisée le 02 mars 2011  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070132928).

Code Sodis : N48673 - ISBN : 9782072439681.

Numéro d'édition : 181615.